

Charles Gardou

Le handicap au risque des cultures

Jean-Sébastien Morvan

Gardou, C. (2011). *Le handicap au risque des cultures*. Toulouse : Erès.

Le dernier ouvrage du professeur Charles Gardou revêt un caractère à la fois unique et exceptionnel.

Il est unique car c'est bien la première fois qu'une vision panoramique du champ du handicap est ainsi proposée et menée à bien. « Ouvrage à plusieurs voix » (vingt contributions de chercheurs issus des cinq continents - Océanie, Amérique, Asie, Afrique, Europe), l'objectif est bien d'en « explorer les représentations collectives », en quelque sorte de dresser une « fresque anthropologique ». Pari magistralement et remarquablement tenu.

Ouvrage exceptionnel car, au-delà des diversités des cultures et des situations abordées, il dégage une trame commune à la confrontation au handicap - très bien mise en relief dans l'introduction et la conclusion proposées par Charles Gardou - et par au moins trois caractéristiques bien marquées qui en constituent le cadre contenant, en impulsent la dynamique sous jacente et expliquent les conduites répondantes d'ajustement. Représentations (lieux de mémoire) et affects (lieux de souffrance) s'y entremêlent dans une recherche anxieuse et ambivalente face au questionnement que provoque le trauma du handicap.

En premier lieu, un effet de rupture : histoire de chocs et choc d'histoires, confrontation sidérante au corps déformé, à l'esprit dérangé, et par là au négatif de l'inconnu, de la perte, du manque, de l'altérité, de la faille - soulevant l'éventualité de la défaillance - du moins mais aussi du trop, alors que l'attendu préfiguré merveilleux fait défaut. Le sentiment d'étrangeté, de désarroi et de dérouté qui en découle signe une césure générationnelle et filiatrice et entraîne, à partir de l'irruption du désordre, une recherche éperdue, revendicatrice, de justifications à visée de dédommagement et de réparation, sur fond conflictuel et ambivalent à la fois de non-acceptation-rejet et d'acceptation-accueil.

Un second négatif dès lors se superpose et s'imbrique au premier sous forme de résistances et de défenses (de protection et de dégagement), variées selon les cultures mais fondamentalement proches par ce noyau et pivot central qu'est le face à face avec une image de l'autre et de soi défigurée. Ce qui est là en jeu est de l'ordre de l'impensable-irreprésentable et de l'indicible masqué par des mouvements de culpabilité (châtiment et sentiment d'être détruit), de honte (sentiment d'être vu) et d'humiliation (sentiment d'être rabaissé), d'hostilité (colère divine) mais aussi de tentative de dépassement de la dette imaginaire et de sauvegarde de l'autre comme membre de la collectivité, investi alors de pouvoirs tutélaires bénéfiques.

En deuxième lieu, l'entrée dans la recherche de la cause : il s'agit de chercher à comprendre l'incompréhensible. Cette recherche indéfinie - li-



néaire et réductrice - de la cause de la cause, en spirale, mêle explications imaginaires, le plus souvent contradictoires : elles colmatent l'angoisse de base que suscite le double « différent », « fantôme » vécu comme danger et menace par « idées » fantasmées de dégénérescence, de contamination-contagion et de transgression potentielle des interdits fondateurs que représentent les tabous du meurtre et de l'inceste. Cet imaginaire collectif, abondamment présent dans les mythes et les rituels, se nourrit de thématiques faisant appel au religieux, au magique. Comportements conjuratoires, sacrificiels, exorcisants (sollicitation du divin, du devin, du sorcier, du chaman, ...) - à la fois expiatoires - se concrétisent au travers de démarches qui recèlent finalement un désir, masqué et brouillé, de trouver du sens là où le non-sens, le contresens, le faux sens avaient pu surgir. Irrationnel et rationnel se chevauchent au travers d'un travail souterrain de fixation et d'évitement dans lequel s'affrontent, dans un entre-deux, « forces maléfiques et forces bienveillantes », recourant aux explications - comme point d'ancrage sécurisant - de l'organogénèse, de la sociogénèse moins souvent à celles de la psychogénèse.

Puis encore, l'adoption d'un mode de fonctionnement - de stratégies -, recherche et témoin d'un compromis de vie le moins souffrant et le plus réassurant possible tant pour soi que pour le groupe familial et pour la collectivité, sauvegarde du lien social à l'encontre de ce que serait le dé-lien. A ce niveau, l'« acceptation » peut trouver place et se faire mise en signification, véritable travail psychique de re-

figuration au travers duquel l'autre est moins pensé, moins parlé, moins agi. Ouverture et perspectives, projets communs et partagés deviennent de l'ordre du possible. Ils sont œuvre d'adaptabilité pour peu que l'onde de choc initiale puisse être dépassée, c'est à dire représentée et symbolisée de par la lente acceptation de la non-acceptation. Cette « métamorphose » n'efface pas « l'insensé » originaire mais le secondarise en termes de reconnaissance ; là où il y avait irruption de la différence se glisse sentiment partagé de mêmeté et de ressemblance en tant qu'appartenance commune au groupe social.

Ces mouvements et ces représentations, les reléguées (celles de l'inconscient individuel, familial, collectif) et les déléguées, - supports et ressorts de cette confrontation - se retrouvent et sont repérables dans les différentes présentations des chercheurs. Ils et elles se corporisent en singularité selon les cultures - et leurs lectures, chapitre par chapitre, est une véritable découverte ethnographique - mais le fond d'universalité qui les caractérise est constamment présent. Ce dont il s'agit est bien l'interrogation sur les origines et ce qu'il en est du soi aux prises avec les processus d'identification et de devenir de tout être en voie d'humanisation.

On ne peut que recommander vivement la lecture d'une telle somme - « variations anthropologiques » - combien éclairante du fait des analyses en profondeur à la fois fines et nuancées. Elle a le mérite de situer la confrontation au handicap à la fois comme situation, comme relation -

par le biais paradoxal de barrières de contact puisqu'il s'agit à la fois de séparer et de réunir - , et par là comme recherche d'un équilibre harmonieux. Si ce processus est atteint - ce qui n'est pas toujours le cas et n'est jamais définitivement acquis parce que fragile - il permet à chaque protagoniste de trouver place et sens dans sa position de sujet à la fois psychique et social. A défaut, par double lien il s'enlise en « intégration ségrégative » équivalent de relégation ; au mieux, il débouche sur l'« integrum est » : il est devenu libre de...

Personnes handicapées, familles, professionnels des sciences humaines et sociales, décideurs ne se tromperont pas en prenant connaissance de cet ouvrage qui fera date dans la compréhension des tenants et des aboutissants de la confrontation aux situations de handicaps dans les sociétés humaines.

« Le handicap au risque des cultures » pourrait aussi s'intituler « Les cultures au risque du handicap » tant il est vrai que la déstabilisation liée au handicap ébranle de façon complexe et paradoxale les repères individuels et sociétaux par ses effets moins de miroir que de réverbération énigmatique : qu'en est-il du rapport à l'autre et par là du rapport à soi ? C'est bien ce que met en relief cet ouvrage « salutaire » qui arrive à point nommé.

Paul Ricœur Écrits et conférences 1,

Autour de la psychanalyse.

Marie-Anne Sandrin-Bui
Louis-Marie Bossard

Ricœur, P. (2008). *Écrits et conférences 1, Autour de la psychanalyse*. Paris : Seuil. 331 p.

Nous sommes en présence du premier ouvrage d'une série destinée à la publication d'écrits et de conférences de Paul Ricœur qui, pour une grande part, sont devenus introuvables ou inaccessibles bien que conservés par le Fonds Ricœur dans leur version originale. Nous devons ce volume entièrement consacré à la réflexion du philosophe sur la psychanalyse à Catherine Goldenstein et Jean-Louis Schlegel qui ont regroupé des textes dont l'origine se situe entre 1966 et 1988. À part deux d'entre eux, aucun de ces textes n'a jamais été publié en français sous cette forme : on en trouve un en français dans une version abrégée et sans notes ; les autres ont été publiés en anglais, en italien et en japonais.

Ils nous rapportent la réflexion de Paul Ricœur qui, lecteur de Freud, accepte que la règle et le critère de la raison réflexive soient déplacés. Trois directions de pensée sont repérables, présentes dans des textes qui se complètent et parfois se répètent. La première concerne la question du projet et de la validité de la psychanalyse en tant que science ; la deuxième touche aux rapports de la psychanalyse avec la culture ; la troisième est centrée sur le récit et la narrativité. On retrouve la trace des questions que Paul Ricœur se pose dans son ef-



fort pour comprendre les limites du discours tenu par la psychanalyse et dont il fait état dans son ouvrage de 1965, *De l'interprétation. Essai sur Freud*. Mais ici, il dépasse son questionnement sur ce qu'il peut retenir et importer du message de la psychanalyse dans son propre champ d'investigation, pour entrer dans un véritable débat avec l'œuvre de Freud et en ce sens nous sommes en présence de l'évolution de sa pensée sur plus de vingt ans.

C'est par l'intermédiaire de la question de la preuve qui est « aussi ancienne que la psychanalyse elle-même » que Paul Ricœur aborde le problème de la scientificité de la psychanalyse. S'interrogeant sur ce qui, en psychanalyse, « mérite d'être considéré comme un fait vérifiable », il avance que c'est dans la situation analytique que doivent être recherchés ces faits et, de manière à les sélectionner, il propose qu'ils obéissent à quatre critères : la possibilité d'être dits, celle d'être adressés à autrui, celle d'être fantasmés, figurés et symbolisés, et enfin celle d'être rapportés à l'histoire d'une vie. Il se demande également quelles relations il est possible d'établir entre la théorie et l'expérience analytique en fonction de leurs dimensions de procédé d'investigation et de méthode de traitement. Il pense que la procédure d'investigation a une affinité profonde avec les disciplines textuelles d'interprétation ; il parle de la psyché comme d'un texte à déchiffrer et comme un système de forces à manipuler ; il ajoute que l'analyse elle-même est une sorte de travail ne pouvant pas être assimilé à une simple interprétation.

S'attaquant directement à la question précise de la preuve dans les écrits psychanalytiques de Freud, Paul Ricœur ne veut pas appliquer les critères de vérification valables pour les sciences dans lesquelles « les faits sont empiriquement donnés » à des observateurs extérieurs. Reprenant les critères des faits psychanalytiques, il parle d'un « dire vrai », la psychanalyse aidant le sujet à surmonter les distorsions qui sont « la source de la mécompréhension de soi-même » ; puis il fait le lien avec autrui, la prétention à la vérité se plaçant dans le champ de « la communication intersubjective » ; ce qui l'amène à envisager ce qu'un sujet fait de ses fantasmes et le passage du fantasme au symbolique, de l'aliénant à ce qui fonde l'identité individuelle et collective ; enfin, il rattache la prétention à la vérité à « l'engagement narratif de l'explication psychanalytique », suggérant que la psychanalyse et les sciences historiques ont en commun le concept d'intelligibilité narrative. Ainsi, pour lui, le patient en analyse est « l'acteur et le critique d'une histoire qu'il est de prime abord incapable de raconter » et la prétention à la vérité passe par la reconquête du pouvoir de raconter sa propre histoire.

Se demandant de quelle sorte de vérification ou de falsification les énoncés de la psychanalyse sont capables, Paul Ricœur énonce : « Si la prétention ultime à la vérité réside dans les histoires de cas, le moyen de preuve réside dans l'articulation du réseau entier : théorie, herméneutique, thérapeutique et narration ». À la critique selon laquelle la validation en psychanalyse est condamnée à rester circulaire, il répond en indiquant qu'une

« bonne explication psychanalytique » doit être cohérente avec la théorie psychanalytique, qu'elle doit satisfaire aux « règles d'universalisation établies par les procédures d'investigation visant au décodage du texte de l'inconscient », qu'elle doit pouvoir être incorporée au travail de l'analysant et permettre une amélioration thérapeutique, qu'elle doit enfin « pouvoir élever une histoire particulière de cas à la sorte d'intelligibilité narrative » qu'on attend d'un récit. Il souligne ainsi que ce cercle de la validation n'est pas « vicieux » dans la mesure où ses critères tendent à s'établir de façon cumulative par renforcement mutuel et non comme condition de vérification de l'un pour l'autre.

Rappelant la relation triangulaire caractérisant la psychanalyse, capitale à ses yeux, entre « une procédure d'investigation, une méthode de traitement et une théorie », Paul Ricœur s'interroge sur son rapport avec l'herméneutique afin de répondre à ceux qui soutiennent que la psychanalyse ne satisfait pas aux « critères minimaux d'une science empirique », soulignant alors la parenté entre sa procédure d'investigation et les disciplines d'interprétation textuelle. Relevant que Freud « combine ensemble les métaphores textuelles et les métaphores énergétiques pour produire des métaphores mixtes », il avance que c'est « la conjonction entre la procédure d'investigation et la méthode de traitement qui contraint la théorie à user de cette manière de concepts semi-méthaphoriques ». Il envisage alors ce que l'herméneutique peut attendre de la psychanalyse selon trois propositions : d'abord accepter de renoncer au cogito cartésien

puisqu'on ne se connaît pas mais « qu'on ne cesse de s'interpréter » ; ensuite accepter que cette compréhension indirecte commence obligatoirement par « la mécompréhension » ; enfin admettre que la compréhension de soi doit passer par « un dessaisissement de soi ». Pour Paul Ricœur, c'est donc un ensemble complexe et cumulatif de critères qui constituent l'appareil de la preuve en psychanalyse dans la mesure où l'on ne se comprend soi-même « qu'à travers un réseau de signes, de discours, de textes qui constituent la médiation symbolique de la réflexion ».

Pour traiter ce qui touche aux rapports de la psychanalyse avec la culture, Paul Ricœur ajoute à la parole et au langage – dans un texte publié en anglais en 1978 – le champ de l'image qui a une dimension sémiotique propre et il pose l'hypothèse que « l'univers de discours approprié à la découverte psychanalytique est moins une linguistique qu'une fantastique générale ». En effet, après avoir indiqué que la reformulation linguistique se heurte au fait que « la psychanalyse ne connaît du désir que ce qui peut être dit », il fait appel aux travaux de linguistique – dont ceux de Jakobson sur la métaphore et la métonymie – pour discuter le point de savoir jusqu'où il est possible de mener une réinterprétation linguistique de la théorie psychanalytique. Ce qui l'amène à affirmer que c'est une erreur « de croire que tout ce qui est sémiotique est linguistique » tout comme de penser que « l'image ne relève pas de l'ordre sémiotique ». S'il part du fait que la technique analytique fait du langage « son champ d'action et l'instrument privilégié de

son efficence », Paul Ricœur souligne que, pour Freud, le matériel psychique du rêve est l'image « considérée dans sa capacité d'exprimer, d'indiquer plastiquement des idées ». Il défend alors le caractère sémiotique du rêve et il pense que le travail du rêve met en jeu des processus qui ont leur équivalent dans le fonctionnement du langage, considérant que l'on est là « à la charnière du langage et de l'image » puisque la mise en image consiste largement en une « présentation visuelle » des pensées du rêve. En restant très proche du texte de Freud – en particulier *L'interprétation du rêve* et la *Présentation au moyen de symboles* – Paul Ricœur fait le lien entre le rêve et la culture : le terme *symbole* est en effet employé par Freud pour désigner des représentations appartenant à la culture, représentations que l'on retrouve dans le rêve autant que dans le folklore, les mythes populaires et les légendes, par exemple. Pour Paul Ricœur, « le problème de la psychanalyse commence avec l'usage privé par le rêveur de ce trésor public des symboles » car c'est toujours un rêveur singulier qui met en scène un motif culturel universel et, dans cette mise en scène, l'empire de l'image sur le langage s'affirme, l'image étant le processus de « transformation des pensées du rêve en contenu manifeste ».

C'est en lien avec la comparaison « absolument primitive » effectuée par Freud entre le rêve, le symptôme, les contes et les mythes que – au cours d'une conférence à Washington en 1974 – Paul Ricœur rappelle l'insistance de ce dernier à souligner les limites de la psychanalyse appliquée à l'art. Il montre alors que cette insis-

tance n'est pas une tactique destinée à abaisser les résistances mais, au contraire, que Freud semble convaincu que la psychanalyse ne peut pas expliquer le don artistique. Après avoir pris en compte, à partir des textes de Freud, les principaux arguments pouvant aller dans le sens du doute de cette sincérité, et toujours en s'appuyant au plus près sur ses écrits, il avance que les scrupules dont il fait état à propos de la création artistique sont identiques à ceux concernant le traitement par la psychanalyse du destin des pulsions. Ainsi, si Paul Ricœur constate qu'il est possible de traiter une œuvre d'art comme un rêve en se fondant sur la possibilité de substituer l'un à l'autre, ou que l'idéologie du génie fait écran à une explication scientifique du don artistique, s'il affirme que Freud a tourné la difficulté en substituant à l'énigme de la créativité la question de l'effet produit sur l'amateur d'art ou s'il considère que le culte du génie en art est taillé de la même étoffe pulsionnelle que celle des génies religieux, il montre que Freud se trouve devant « deux énigmes, similaires et jumelles, de la création et de la sublimation ». Il avance que la sublimation est restée une grande énigme pour Freud et, indiquant que « la sublimation est autant le titre d'un problème que le nom d'une solution », il conclut avec Freud que le don artistique et la capacité de réalisation étant « en rapport intime avec la sublimation, force nous est de reconnaître que l'essence de la réalisation artistique nous est, elle aussi, psychanalytiquement inaccessible ».

On retrouve la question de la sublimation dans un texte que Paul Ricœur publie la même année – 1974 – et

qu'il introduit par la nécessité d'interroger les choses morales « d'une nouvelle manière ». Il rappelle que, pour Freud, tout débute par l'interprétation d'un de ses rêves en se référant au mythe d'*Œdipe-Roi*, ce qui lui fait écrire que « dès le commencement, la psychanalyse est à la fois une théorie de la névrose et une théorie de la culture » et que l'objet de la psychanalyse est le désir humain « saisi dans une relation plus ou moins conflictuelle avec un monde culturel ». Après avoir posé la question de l'éthique de la psychanalyse, il finit par affirmer que c'est parce que la psychanalyse ne peut pas poser le problème du fondement moral qu'elle doit se borner à marquer la place en creux du phénomène, qu'il qualifie de « si important » de la sublimation.

La dernière partie de l'ouvrage est davantage centrée sur les questions touchant au récit et la narrativité dont on sait qu'elles ont occupé une place grandissante dans la réflexion de l'auteur.

Avant d'aborder la place du récit dans la psychanalyse, Paul Ricœur se livre – dans un article paru en anglais en 1986 – à des considérations sur la manière de concevoir l'histoire d'une vie – entre naissance et mort – : il s'interroge sur la pertinence d'affirmations telles que celle de Socrate selon lequel « une vie non examinée n'est pas digne d'être vécue » ou sur le paradoxe selon lequel « les histoires sont racontées et non vécues tandis que la vie est vécue et non racontée ». Affirmant que le vie n'est « qu'un phénomène biologique tant qu'elle n'est pas interprétée », il se demande si, en présence de ce qui est dit, on est dans le récit de la vie vé-

cue ou du côté de la fiction. C'est pour lui l'occasion d'affirmer que l'histoire racontée est toujours plus large que « l'énumération des événements qu'elle organise en un tout intelligible » et que la mise en intrigue est « une synthèse de l'hétérogène ». Et si « un abîme semble se creuser entre la fiction et la vie », « c'est l'acte de lecture qui achève l'œuvre » puisque le sens d'un récit « jaillit à l'intersection du monde du texte et du monde du lecteur ». C'est à peine s'il fait alors un lien avec la théorie psychanalytique pour laquelle il se borne à indiquer que son interprétation narrative implique que « l'histoire d'une vie procède d'histoires non racontées », ce qui lui permet de conclure que la fiction narrative est « une dimension irréductible de la compréhension de soi ». À la différence des textes précédents, on semble là bien loin des écrits de Freud qu'il ne mentionne même pas.

Ce qu'il justifie d'ailleurs dans le texte de 1988 en indiquant clairement qu'il n'a pas eu besoin jusque là de « tenir compte de la psychanalyse » dans sa réflexion. Mais comme il est arrivé à la notion d'identité narrative, il ressent la nécessité d'y revenir. Or, s'il revient aux écrits de Freud, ce n'est plus dans la même démarche que celle qu'il avait adoptée jusque là : autant tout ce qu'il avançait était nourri de sa lecture et de son interprétation, autant ici il prend une certaine distance en se disant insatisfait « à l'égard du freudisme ». Il essaie cependant de réinterpréter la psychanalyse en prenant pour point de départ « non pas la théorie mais ce qui se passe dans l'expérience analytique elle-même » tout en reconnaissant qu'il lui faut être prudent puisqu'il n'a

pas l'expérience personnelle de la cure. Et de fait, s'il a compris que la cure est bien le lieu où l'analysant peut tirer de morceaux d'histoires un récit de vie plus intelligible ou plus supportable, il ne fait pas mention du fait que l'élaboration d'un tel récit peut apparaître comme une rationalisation défensive, comme si seul l'agencement des séquences faisait sens alors que les fragments et les trous sont tout autant signifiants. Sans doute faut-il voir là la limite de son approche et davantage les fruits de son propre travail sur ces questions.

Ce troisième aspect de la réflexion de Paul Ricoeur lecteur de Freud est un peu différent du fait de l'absence des textes auxquels il se rapportait bien davantage dans ses écrits précédents. Cependant, il ne s'éloigne qu'apparemment de Freud dans la mesure où ses références restent sous-jacentes dans sa réflexion, manière d'être toujours « autour de la psychanalyse » comme le suggère le titre du recueil. Surtout, on ne peut oublier la manière dont l'auteur a procédé le plus souvent jusque là : une très grande attention aux textes de Freud, une grande vigilance à ne pas les instrumentaliser, un souci toujours présent de rester interrogé par ses lectures, le refus de se laisser dominer par un discours philosophique trop marqué. Sans compter qu'il reste sans arrêt attentif à la dimension pratique de la démarche psychanalytique tout en étant très sensible à la complexité de l'œuvre dont il entreprend de rendre compte.

La succession de ces textes, traces discontinues de la confrontation de l'auteur avec l'œuvre de Freud, laisse

entendre que ce dernier a vraisemblablement marqué l'ensemble de l'itinéraire réflexif de Paul Ricoeur.